

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

233

vingtième année

Mai 1973

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	50 F	25 F
Etranger	60 F	30 F

Abonnement de soutien : 1 an : 60 F — Etranger : 70 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4,50 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Rik forbundet for sexuellt likaberattigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San-Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

• Copyright • Arcadie 1973 •

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600-LUISANT

Dépôt légal 1973. N° 438 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGTIÈME ANNÉE

MAI 1973

S O M M A I R E

Les élections législatives, par ANDRÉ BAUDRY	213
Message de Jean Cocteau	222
Jean Lorrain, par RENÉ SORAL	225
Nouvelle enquête aux Pays-Bas, par le Dr F. BERNARD	238
A Brest, en 1776... ..	240
<i>Incarnations</i> , poème d'ALAIN ROMÉE	241
Sexualité et reproduction (<i>suite et fin</i>), par LUCIEN FARRE	242
LIVRES :	
<i>Paysage de fantaisie</i> , de Tony DUVERT	248
<i>Un musée de l'amour</i> , pastiche de Michel BEAUGENCY	250
<i>Moravia et son membre viril</i>	252
CINÉMA :	
<i>Nous sommes tous en liberté provisoire</i> , de Damiano DAMIANI	254

MARC DANIEL

ANDRE BAUDRY

LES HOMOSEXUELS

Edition Casterman

Collection VIA — Collection de poche

LE LIVRE QUE TOUS LES HOMOPHILES DOIVENT LIRE...

LE LIVRE QUE TOUS LES HOMOPHILES

DOIVENT FAIRE LIRE...

ARCADIE SE CHARGE D'EXPÉDIER CET OUVRAGE PARTOUT
OU VOUS NE POUVEZ LE FAIRE VOUS-MEME...

Avec frais postaux :

1 livre	: 10 F
2 livres	: 20 F
3 livres	: 29 F
5 livres	: 48 F
10 livres	: 90 F

Règlement :

ARCADIE — Chèque bancaire ou C.P.P. PARIS 10 664 02

HOMOPHILES :

Faites-vous connaître par les HOMOSEXUELS...

HOMOPHILES :

Enfin la VERITE sur l'homophilie...

LES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES

par ANDRÉ BAUDRY.

Déjà, en 1969, nous avons entrepris une action auprès de ceux qui sollicitaient les suffrages des Français pour l'élection présidentielle. A chacun des candidats, nous avons écrit pour leur exposer nos principales revendications.

Aucun d'entre eux n'avait daigné répondre.

Il en avait été de même quelques mois après quand lançant une vaste enquête auprès d'hommes politiques, de magistrats, d'universitaires, d'hommes de lettres, nous leur demandions leur opinion sur l'homophilie (voir *Arcadie* de janvier 1970 dans lequel nous avons publié les réponses reçues).

Aucun homme politique ne nous avait répondu, seul, M. Mendès-France nous avait fait connaître ses regrets de ne pouvoir nous répondre parce que souffrant. Il y avait encore un précédent. Juillet 1960 : l'amendement Mirguet devant l'Assemblée Nationale, le vote du Parlement, et notre action auprès du gouvernement, auprès de ce député (qui se représentait en Moselle en mars 1972 et qui a été battu, après avoir recueilli peu de voix...) et auprès des membres de l'Assemblée Nationale et du Sénat.

Nous n'avons donc pas innové particulièrement quand nous avons décidé, lors de ces récentes élections législatives, de nous adresser à chaque candidat, de quelque parti qu'il se recommande.

Qu'avons-nous fait ?

Les Arcadiens et les Arcadiennes avaient été mobilisés. Il fallait nous donner les listes des candidats de toutes les circonscriptions de vote.

Il fallait nous renseigner un peu sur chaque candidat, nous dire où l'atteindre sûrement.

Nous remercions donc très particulièrement nos nombreux amis qui se sont senti concernés par cette campagne d'information, et qui nous ont envoyé des listes.

Les Délégués d'*Arcadie* de province ont particulièrement agi.

Ce ne fut pourtant pas suffisant.

Pour être certain de posséder des listes complètes nous avons demandé aux directions de chaque grand parti de nous envoyer leur liste avec l'adresse de leurs candidats afin de leur envoyer la lettre qui leur était destinée (le texte complet de cette lettre a été publiée dans notre numéro de janvier 1973).

Le Parti Communiste Français nous a envoyé la liste de ses candidats avec prière de leur écrire au siège départemental du P.C.F.

Les Réformateurs nous envoyèrent une liste complète avec l'adresse privée de chacun des candidats.

Les Républicains indépendants (Giscardiens) firent de même.

Les autres partis et groupements politiques, malgré *six lettres* le leur demandant, ne daignèrent pas répondre à notre demande.

Enfin pour achever nous écrivîmes à tous les Préfets de France et d'Outre-Mer pour les prier de nous envoyer la liste de ceux qui se présenteraient dans leur département respectif.

Près de quatre-vingt-dix Préfets eurent l'extrême courtoisie de nous envoyer cette liste précise et officielle (immédiatement après le dépôt des candidatures).

Alors, nous envoyâmes quelque trois mille lettres, toutes signées de ma main, à chacun de ces candidats. C'est dire que presque *tous* les candidats avec ou sans étiquette ont reçu notre lettre.

Nous rappelons pour mémoire qu'avec un exposé de nos motifs elle demandait aux futurs députés de nous dire s'ils seraient disposés, à l'Assemblée nationale, de voter un projet de loi abrogeant trois textes inadmissibles : majorité portée à vingt et un ans pour les faits homophiles — amendement Mirguet, déclarant l'homophilie fléau social — ordonnance doublant les peines prévues au code pénal pour les outrages publics à la pudeur commis entre personnes du même sexe.

Mais supposant que certains candidats ne pourraient nous répondre — ne sauraient nous répondre — nous avons décidé d'écrire à tous les chefs de partis politiques qui présenteraient des candidats.

LES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES

Ainsi donc avons-nous écrit à MM. Alain Krivine (Ligue communiste) — Georges Kaldi (Lutte Ouvrière) — Michel Rocard (P.S.U.) — Dominique Gallet (le Front des Jeunes Progressistes) — Gilbert Grandval (Union travailiste) — Jean Poudevigne (Centre Démocratie et Progrès) — Michel Poniatowski (Fédération Nationale des Républicains Indépendants) — Edgar Faure (Mouvement pour le Socialisme par la Participation) — Alain Peyrefitte (Union des Démocrates pour la République) — Jean Lecanuet (Centre démocrate, Réformateurs) — Jean-Jacques Servan-Schreiber (Parti Radical, Réformateurs) — Georges Marchais (Parti Communiste Français) — François Mitterand (Parti Socialiste) — Camille Laurens (Centre National des Indépendants et Paysans) — Jean-Marie Le Pen (Front National) — Jean-Louis Tixier-Vignancour (Alliance républicaine).

Aux chefs des partis les plus importants nous avons écrit *huit fois !!!* Ni M. Marchais, ni M. Mitterand, ni M. Peyrefitte n'ont daigné nous répondre. La Ligue Communiste nous a répondu. Voici un extrait de sa réponse : « Nous vous rappelons que le Manifeste de la Ligue Communiste se prononce contre la répression de l'homosexualité..., implique le droit pour les homosexuels et toutes les minorités érotiques à se mouvoir librement dans la société... Mais selon nous, ces revendications ne sauraient être réalisées en leur intégralité que dans une société sans classes, débarrassée de l'exploitation et de l'aliénation capitaliste. Seule la révolution prolétarienne déliera les chaînes où la société répressive enserre les homosexuels. » Le Parti Socialiste Unifié nous a répondu.

Nous extrayons de sa réponse : « Il est certain que tous les homophiles subissent dans notre pays une contrainte d'ordre psychologique et sociale qui pèse lourdement sur leur comportement comme sur le comportement des hétérosexuels.

Seule une société de type socialiste autogestionnaire peut faciliter l'intégration toute naturelle dans la société des homophiles concernés. Nous connaissons le poids immense de l'hypocrisie ambiante qui tend à rendre délictueux un comportement qui ne concerne que les individus en tant qu'eux-mêmes et entendent disposer de leur personne en utilisant pleinement les libertés auxquelles tout homme ou femme constitué a droit.

Notre position de principe est donc parfaitement nette en la matière... Nous continuons de penser cependant que le problème que vous nous posez n'est pas, ici comme ailleurs, d'ordre législatif, mais qu'il s'agit beaucoup plus profondément d'un problème de société que nous entendons poser et résoudre dans le cadre du projet socialiste autogestionnaire qui est le nôtre. »

Le Parti Radical, Réformateurs, nous répondit :

« Le problème que vous soulevez est délicat et complexe... Soyez assuré que nous mettrons cette question à l'étude dès qu'il nous sera possible de le faire dans l'esprit de justice et de libéralisme qui est le nôtre et que nous ne manquerons pas de vous tenir au courant de nos conclusions. »

Aucun des candidats présentés par le P.C.F. n'a répondu à notre lettre.

Des nombreux candidats présentés par le Parti Socialiste, quatre nous répondirent (Loire-Atlantique — Marne — Vienne — Tarn).

On regrette de ne pouvoir répondre avec précision. « Vous n'ignorez pas, en effet, que le programme commun de la Gauche n'a pas abordé les problèmes qui vous tiennent à cœur... » « Nous défendrons durant la prochaine législature toutes les propositions tendant à accroître les libertés de chaque individu. »

Un candidat de la Gauche Radicale nous a répondu : « Il est certain, en conséquence, que nous lutterons pour l'abrogation des trois textes répressifs que vous citez, et au-delà, avec les organes d'opinion où nous avons accès, par une action éclairée sur le public. La lutte contre l'obscurantisme, à laquelle vous faites référence dans votre note, a été, depuis un siècle, l'honneur des radicaux socialistes authentiques. »

Les candidats Réformateurs furent extrêmement nombreux à répondre. De toute la France.

Extrayons de quelques lettres ces divers passages...

« Votre lettre m'a convaincu de l'inadaptation évidente de la législation actuelle. La loi ne reflète pas, en effet, l'évolution des mœurs contemporaines qui ont cours dans notre société libérale... » (Paris).

« Après les élections nous serions heureux de vous rencontrer pour définir avec vous un plan d'action futur » (Loire).

« Je considère la liberté comme la plus importante des valeurs et j'estime que chacun doit à tout le moins de dis-

poser de lui-même... Je m'engage à déposer en cas d'élection des propositions de loi en ce sens dès la réunion du Parlement » (Paris).

« Depuis toujours mon activité politique a été fondée sur la défense des libertés humaines et, pour moi, ces libertés impliquent la liberté absolue de la vie privée.

« C'est vous dire que je suis en entier accord avec votre demande d'abolition des mesures discriminatoires dénoncées dans votre circulaire et que j'y souscris de tout cœur... Je tiens à vous exprimer l'estime que j'ai pour le courage que vous avez eu à aborder une lutte difficile et souvent mal comprise. J'estime d'ailleurs qu'il est inadmissible que votre revue soit victime d'une interdiction partielle, étant donné son caractère » (Paris).

« Si le sort des urnes m'est favorable je suis non seulement disposé à soutenir mais même à prendre l'initiative d'une modification de cette législation discriminatoire » (Loir-et-Cher).

« Médecin et catholique, mais profondément démocrate je pense, comme vous, que l'homosexualité ne doit pas être jugée selon les règles éthiques, religieuses ou philosophiques et que la législation dans un pays libéral n'a pas à s'immiscer dans la vie privée des citoyens, donc à approuver ou à condamner l'homosexualité en tant que telle... » (Calvados).

« Les mesures discriminatoires prévues dans les textes que vous avez voulu citer ne sont que l'expression de manifestations d'une société oppressive, voire d'une morale exclusive et intolérante et sectaire. Il est évident qu'une fois élu, je m'obligerais à effacer de notre législature tous les textes d'intolérance et de sectarisme comme ceux-là » (Paris).

« Les « pesanteurs sociologiques » de notre Pays, où la crainte et l'hypocrisie sont plus florissantes que le courage et l'esprit de tolérance, sont telles que les problèmes que pose l'épanouissement de la sensibilité, sous toutes ses formes, se résolvent le plus souvent dans les sarcasmes et la gaudriole, protecteurs de la lâcheté.

« ... Je ne considère pas l'homosexualité comme un fléau social. Pour moi, le fléau social c'est celui qui est créé précisément par la société, sciemment ou par indifférence... Je n'aime pas les ségrégations. Je n'aime pas la politique des bouches émissaires. Je n'aime pas non plus, je dois vous le dire, l'excès de prosélytisme. Honnêtement, je me sens un

peu gêné devant certaines manifestations publiques et caricaturales d'ailleurs) de certains groupes d'homophiles... Passées les élections, élu ou pas, j'aimerais que nous reparlions plus longtemps des problèmes qui vous préoccupent » (Paris).

« Soyez sûr que j'ai pris bonne note des conditions anormales que la législation prévoit à votre rencontre, si je suis élu, au nom de la liberté des hommes et des femmes à disposer d'eux-mêmes, je m'engage à ce que soit abrogé les ordonnances et l'amendement qui établissent une discrimination injuste à l'encontre de tous vos adhérents » (Indre-et-Loire).

« J'ai bien reçu votre lettre et ne savais pas qu'il existait des mesures discriminatoires à l'égard des homophiles ; si l'on pouvait admettre en 1945 que la majorité légale puisse être de vingt et un ans pour le service militaire et les devoirs d'électeurs, il me semble paradoxal, alors que les films ne sont interdits qu'aux moins de dix-huit ans, que les homophiles soient par cette circonstance punis (surtout je pense aux adultes ayant des relations avec des jeunes entre dix-huit et vingt et un ans) plus sévèrement que les hétérophiles, c'est en effet à l'âge de seize et dix-huit ans que s'éveillent les désirs sexuels et que les conditions de vie amènent le plus fréquemment la connaissance de l'homophilie. Je suis donc pour l'abrogation de cette ordonnance... Etant un partisan de la liberté, même si elle prend le nom de licence, c'est sans la moindre arrière-pensée, et sans aucun souci électoral, que je vous donne mon accord le plus entier sur ces trois sujets, plus particulièrement leur abrogation, afin que les relations sexuelles homophiles entrent dans le régime général » (Ariège).

« Le mouvement Réformateur considère qu'il ne peut y avoir qu'une seule population française, quels que soient ses engagements politiques, religieux et quel que soit son « art de vivre ». Je considère qu'il est tout à fait inacceptable qu'un gouvernement quel qu'il soit puisse prétendre déterminer la vérité et puisse ainsi refuser à un ou plusieurs groupes sociaux, ce qu'il reconnaît à d'autres. J'approuve votre courageux combat dans la mesure où il s'est toujours maintenu dans une haute moralité » (Calvados).

« J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'étant partisan d'une majorité électorale de dix-huit ans, j'estime que la majorité qui vous préoccupe devrait être également ramenée de vingt et un à dix-huit ans » (Moselle).

« Epris de la plus large tolérance, je suis prêt, si j'étais

élu, à soutenir à l'Assemblée Nationale toute tentative visant à modifier la législation concernant les homosexuels » (Tarn-et-Garonne).

« Les textes que vous relevez n'ont en effet aucun sens et je suis favorable à l'abolition des mesures discriminatoires prises à l'encontre de l'homosexualité » (Pas-de-Calais).

« ... En ce qui concerne l'amendement Mirguet de juillet 1960, je considère qu'il s'agit d'une forme d'ostracisme particulièrement grave puisqu'elle devient « légale ». Cette théorie de « l'homosexualité, fléau social », est odieuse et elle doit disparaître de notre législation » (Haut-Rhin).

« Respectueux des libertés individuelles, chacun doit être libre de placer son affection là où il veut... » (Nord).

Nous pourrions continuer encore longtemps à donner des extraits de ces lettres. Comme on s'en rendra compte il y a là une unanimité à vouloir modifier ces diverses ordonnances.

De la majorité (P.D.M. — Républicains indépendants — U.D.R.) nous recevons peu de lettres.

Déjà nous avons cité M. le Maire de Grasse..., un U.D.R. du Puy-de-Dôme, un U.D.R. de l'Allier, un de la Gironde..., quelques « giscardiens » qui trouvent « illogique que la loi française pratique des ségrégations »... « quelles qu'en puissent être les origines », ajoutent certains. Le candidat U.D.R. du Puy-de-Dôme écrit par exemple : « L'amendement Mirguet : inhumain et inutile. »

De M. le Président du groupe des Républicains Indépendants dans la précédente Assemblée nous avons reçu une lettre où il donne son accord pour « mettre fin à toutes législations abusives ».

Ayant manifesté le désir de nous rencontrer « pour décider de l'action à entreprendre », nous reviendrons — bientôt — espérons-nous, sur ces contacts avec ce député réélu dans l'Isère.

Tous les groupes cités en début de cet article dont il n'est plus fait mention sont ceux qui n'ont pas répondu et desquels aucun candidat n'a répondu.

Plusieurs candidats présentés par le Front National nous ont écrit. L'un d'eux nous dit : « Vous soulignez, ce que j'ai pu apprécier au cours de ma carrière, qu'on admet que s'engage dans les Forces armées un garçon de dix-huit ans, et qu'on lui refuse le droit de disposer par ailleurs de son corps de la façon qui lui plaît. Je précise que dans la Marine Nationale on admet l'engagement de garçons dans l'année

de leurs dix-sept ans, ce qui signifie qu'un garçon peut s'engager, s'il est né dans les derniers jours de l'année, dès le 1^{er} janvier passé, c'est-à-dire lorsqu'il est âgé de seize ans et quelques jours ! Libre de se faire tuer, il ne peut aimer comme il l'entend... »

Et des lettres s'opposant à ces diverses abrogations..., des lettres stupides, méchantes, injurieuses, dira-t-on : en avez-vous reçues ? Avouons-le, fort peu.

Trois, très correctes, nous avouant qu'on ne comprenait pas les raisons de vouloir modifier les lois.

Celle-ci : « Je ne peux surmonter la répulsion que m'inspirent de telles mœurs et quel que soit mon respect de toutes les personnalités humaines, j'ai toute ma vie lutté contre les décadences, et celle que vous expliquez dans votre lettre est une des sources les plus dangereuses de l'abaissement des êtres humains » (extrait — Val-de-Marne).

Ou celle-ci, texte intégral : « En réponse à votre lettre, je vous informe que je suis résolument partisan d'un renforcement des mesures pénales contre les individus de votre espèce. Et je vous prie de croire à mes sentiments méprisants » (Ardèche).

C'est tout.

Voilà notre action.

Précisons que nos lettres aux chefs de partis furent de plus en plus pressantes au fur et à mesure que le premier tour approchait..., et une nouvelle lettre leur fut envoyée le lendemain de ce premier tour.

Nous avons enfin répondu à tous les candidats — élus ou pas — qui avaient eu le courage ? — la courtoisie de nous répondre.

Plus spécialement encore à ceux qui dans leur lettre prenaient très nettement position.

C'est pourquoi nous espérons que cette rubrique aura des lendemains. Dans les mois à venir nous dirons aux homophiles ce qui peut être espéré et obtenu.

Et la Presse française ?

Nous avons écrit à presque *tous* les journaux de France.

En tout cas les plus grands parmi eux, et à nombre de journaux régionaux et départementaux dont les Arcadiens nous avaient communiqué l'adresse. A notre connaissance ont évoqué notre lettre aux candidats :

L'Aurore avec un ton ironique, et pour tout dire stupide... et inadmissible, ce que le parti qu'il semblait soutenir s'est bien gardé de faire.

Un petit journal des Pyrénées..., lui aussi au ton persifleur et goguenard. L'hebdomadaire *Minute*.

Ce journal qui se veut celui de la vérité, de la tolérance, n'a jamais su aborder le problème de l'homophilie que par des allusions inexactes, des jeux de mots grossiers ou faciles, des jugements faux et inadéquats, voire même : méchanceté, haine, dégoût...

L'article qu'il a consacré à cette action d'*Arcadie* dans son numéro 570 ne fait pas exception.

Il est difficile d'admettre autant de bêtises sur l'homophilie et de mépris pour les hommes et les femmes homophiles : *Minute* devrait pourtant se souvenir... et bien se souvenir... Hélas !

Alors comme il arrive souvent, les commentaires les plus pertinents, les plus intelligents, les plus nuancés et les plus justes ont été faits par la presse étrangère.

Ainsi — pour ne citer qu'eux — *Le Corriere Della Sera* et *Vradini*. *Le Corriere Della Sera* est le plus prestigieux journal d'Italie. Reproduisant de larges extraits de notre lettre aux candidats ce journal titre : « Lettre embarrassante aux candidats français. » Pas un mot dans l'article qui fasse grincer... ou qui fasse sourire. Une information, une information sérieuse.

Vradini, très important quotidien du soir de Grèce, publie lui aussi des extraits de notre lettre, et son commentaire est à la fois objectif, sérieux, digne.

Quand la presse française qui se croit volontiers la plus intelligente et la plus libérale du monde, consacrera-t-elle à l'homophilie des études et des informations faites d'objectivité et de justice ?

Et pour terminer, redisons bien qu'*Arcadie* ne fait pas de politique.

Nous nous sommes adressés à *tout le monde*.

Il n'a pas dépendu de nous si le silence de certains est absolu.

Et nous récrivons à tous — si le besoin s'en faisait sentir.

Et objectivement nous vous dirons les prises de position des uns et des autres.

Ne demandons pas plus aux députés et aux sénateurs que ce pourquoi ils sont élus, mais demandons-leur fermement.

C'est pourquoi nous leur envoyons *Les homosexuels...*, notre livre, afin de les éclairer.

ANDRÉ BAUDRY.

MESSAGE DE JEAN COCTEAU

À la demande de nombreux lecteurs récents d'Arcadie, nous publions à nouveau le très important Message que Jean Cocteau avait bien voulu publier dans notre numéro 1 de janvier 1954.

On se rendra compte de sa saisissante actualité vingt ans après.

Pour répondre encore au désir de nombreux lecteurs, nous nous permettrons dans les livraisons à venir d'Arcadie de publier tel ou tel texte des premières années et qui nous paraissent particulièrement importants.

Puisque ma santé actuelle ne me permet pas d'être des vôtres et de prendre moi-même la parole, j'estime qu'il m'est indispensable de vous prouver par quelques lignes, l'admiration profonde que j'éprouve en voyant des hommes remonter de force une pente de paresse et répondre à la destruction par la construction, aux ruines par l'ébauche de codes nouveaux.

Nous savons tous quel vertige entraîne les hommes à leur perte et que la nature, lorsque la science évite les grandes pestes, cherche par des moyens détournés et destructifs à rétablir l'équilibre d'une certaine masse de cheptel humain qui doit être aussi stricte pour elle que la masse des eaux sur la terre.

Malgré un certain aspect d'intelligence, de libéralisme, le monde se meut encore dans les ténèbres du Moyen Age et s'obstine, par orgueil, à contredire les lois d'économie et de prodigalité dont le règne animal et le végétal nous donnent l'exemple.

Les missionnaires ont dérangé ces lois dans les Iles du Pacifique, où l'homosexualité, la pigmentation de la peau, la sévérité qui contrôlait un mariage, l'accouchement des femmes dans la boue de vache afin que seuls les enfants robustes survécussent, établissaient un équilibre parfait en

évitant cette surpopulation que prêchent les hommes et qui encombre le globe, au point qu'on le voit secouer ses puces et déjouer nos calculs.

Les gouvernements, s'ils s'exprimaient avec franchise, ne diraient pas : « Faites des enfants » mais « faites des soldats ». Ce qui encourage l'avortement qu'ils condamnent, puisque ces enfants sont voués à la mort pour la défense des privilèges de ceux qui les obligent à naître.

Il y a quelques années, je séjournais aux environs de Paris, chez les Vilmorin, célèbres marchands de graines de chez nous. Le matin, avec leurs chimistes, je parcourais les cultures. J'y constatais avec quelle rage tenace les plantes agissent et que leurs mœurs sont si libres qu'un curé qui se promène dans son jardin, se scandaliserait s'il pouvait le voir comme le montrent les documentaires ralentis du cinématographe.

Mais peu d'hommes comprennent que cette fameuse quatrième dimension dont ils parlent et à laquelle ils prêtent un sens métaphysique, n'est autre que le temps. Ils ne le constate pas parce qu'elle se déroule au lieu de se présenter en bloc et que ses perspectives désobéissent à la géométrie. A tel titre que les choses qui s'éloignent dans le temps grandissent, contrairement aux lois des perspectives de l'espace.

Il en résulte qu'ils ignorent que l'immobile n'est point immobile, que les plantes gesticulent, que la sérénité de la nature n'est qu'une apparence, et que tout ce qui respire — (et tout respire jusqu'à nos moindres cellules et à ce qui les habite) — accepte un rythme que les règles dictées par l'homme détraquent ou s'efforcent de détraquer.

J'assistais, dans une autre maison de campagne, à la chose suivante. Un chien couvrait un autre mâle. On le roua de coups. Dans la suite, il refusait les chiennes, croyant qu'on l'avait battu pour l'acte d'amour, et fort incapable de se rendre compte qu'il s'agissait d'une particularité de cet acte, interdit par ses maîtres.

Or, outre que l'homosexualité — (qu'on a la fâcheuse tendance de confondre avec la prostitution et l'efféminement) — est un échange de forces qui s'affrontent, une expression de sens comparable à celle de l'art — *puisque ce qu'on appelle vice commence au choix* — elle s'intègre dans un vaste mécanisme par quoi la nature, je le répète, s'acharne à maintenir son équilibre.

Que de graines, que de semence, jetées à l'aveuglette et comme au hasard, par sa main mystérieuse.

C'est pourquoi je salue des entreprises qui tendent à remettre en place ce que l'homme déränge et qui, peut-être, à la longue, parviendront à vaincre le désordre, la sottise que son tribunal prend pour l'ordre et la justice.

Voici, Messieurs, ma modeste contribution à votre effort. Elle est bien courte, mais votre haute autorité saura en extraire l'essentiel.

Vous inaugurez sans doute une ère où les familles éviteront les crimes, où le crime social qui consiste à punir le *singulier* au nom du *pluriel*, n'existera plus dans le monde.

JEAN COCTEAU,
de l'Académie Française.

JEAN-LOUIS BORY

MA MOITIÉ D'ORANGE

« *Un livre lucide et courageux* »

Ed. Julliard — 128 p. — 16 F

JEAN LORRAIN

par RENÉ SORAL.

Le cas de Jean Lorrain illustre bien les inconséquences de la notoriété littéraire. De son vivant il fut considéré comme l'un des plus brillants écrivains de sa génération. Georges Normandy, son biographe et admirateur inconditionnel, écrivait que cet auteur prendrait définitivement la place qui lui revient dans la grande lignée des Flaubert, des Barbey d'Aureville, des Maupassant et des Baudelaire. Mais la postérité n'a pas ratifié ce jugement et peu de gens connaissent maintenant Jean Lorrain.

En revanche Marcel Proust, le « petit Marcel » des salons parisiens, était alors considéré comme un aimable dilettante ; personne ne croyait en sa valeur littéraire et ne soupçonnait qu'il connaîtrait après sa mort une telle célébrité, même internationale.

Du reste ces deux écrivains se détestaient. Et pourtant ils avaient bien des points en commun, et, naturellement, leur homosexualité. A première vue, dans ce domaine particulier ils semblaient cependant s'opposer. Jean Lorrain appartenait au genre « tante glorieuse » et ne cachait pas ses goûts pour les hommes, ce qui demandait du reste à cette époque un certain courage. Proust, lui, appartenait à l'espèce « honteuse » et n'osait pas avouer son homosexualité, bien qu'elle fût en fait connue de tous.

Pourtant leurs goûts ne différaient pas tant que cela en ce qui concernait leurs partenaires qu'ils recherchaient tous deux dans les classes populaires. Proust aimait particulièrement les garçons bouchers, les petits télégraphistes, les chauffeurs d'automobile (les camionneurs n'existaient pas encore).

Quant à Jean Lorrain, tout Paris savait que ses goûts le portaient exclusivement vers les voyous, les truands, les marlous, et que presque chaque soir il allait rôder sur les fortifications, à côté desquelles il avait choisi d'habiter, à

Auteuil, et qui sont devenues maintenant les Boulevards Extérieurs. Là, dans l'obscurité propice, il éprouvait des émotions fortes grâce au vigoureux rôdeurs de barrière — Bien souvent ces sorties nocturnes se terminaient par une solide raclée qu'il recevait, et qu'en fait il recherchait. En effet chez lui, la peur provoquait la volupté et ses tendances masochistes trouvaient ainsi à se satisfaire.

Il est possible, d'après George D. Painter, le biographe de Proust, que la fameuse scène où le baron de Charlus se fait flageller dans l'établissement spécialisé de Jupien, ait été inspirée par les aventures de Jean Lorrain, qui fut l'un des principaux modèles du personnage de Charlus, avec le comte de Montesquiou.

Mais Proust lui-même n'était pas un novice en matière de sado-masochisme ; il aimait trouver la cruauté chez ses partenaires, exercée de préférence sur des animaux, d'où son amour pour les garçons bouchers aux mains encore couvertes de sang. Nul n'ignore que le délicat Marcel Proust transperçait de sa propre main des rats avec des épingles à chapeau ou bien que, dans un hôtel borgne, il faisait tuer un poulet, tandis qu'à ses côtés se tenait un jeune homme habillé en agent de police. On voit qu'à côté des siens, les goûts de Jean Lorrain étaient finalement plus simples.

Ce dernier adorait scandaliser, non seulement en paroles, comme nous le verrons plus loin, mais par son aspect physique. Il se fardait outrageusement, se teignait les cheveux, portait d'énormes bagues et s'inondait de parfums. Et tout cela surprenait d'autant plus que c'était un homme grand et fort et qu'il arborait une superbe paire de moustaches... Il était naturellement l'une des cibles favorites des caricaturistes qui faisaient ressortir ses lourdes paupières ressemblant, d'après Jules Renard, à des capotes de diligence.

Comment Jean Lorrain était-il devenu l'homosexuel le plus voyant de cette fin du XIX^e siècle ? Rien à première vue ne semblait le prédestiner à cela. De son vrai nom Paul Duval, il était né en 1855 d'une excellente famille bourgeoise de Fécamp où son père était armateur et avait reçu dans sa famille très unie, puis au collège, l'éducation classique de tous les jeunes garçons aisés. Mais — et là encore il se rapproche de Proust — il eut dès son enfance une sensibilité excessive, un besoin de tendresse sans partage, que seule sa mère lui apporta. Femme exquise, culti-

vée, indulgente, après le décès de son mari elle vécut avec son fils pendant vingt ans, jusqu'à la mort de ce dernier.

Lorrain, comme Proust, ne guérit jamais d'une enfance trop choyée ; comme lui il eut la passion de la lecture dès ses plus jeunes années, ainsi qu'une mémoire impitoyable et le sens de l'observation et du ridicule des autres, mais aussi le sens profond de la beauté sous toutes ses formes.

Tous deux devinrent très mondains mais ne fréquentaient pas les mêmes salons.

Sur le plan littéraire leurs carrières évoluèrent différemment. Jean Lorrain, qui s'ennuyait à Fécamp, vint s'installer à Paris à l'âge de vingt-cinq ans. Son père accepta à condition qu'il change de nom. Sa mère ouvrit un livre au hasard et le premier mot qui tomba sous ses yeux fut « lorrain ». Ce fut donc sous ce pseudonyme qu'il monta à la conquête de la capitale et qu'il publia ses premiers vers. Il ne tarda pas à être admis dans les milieux littéraires parisiens, à commencer par le célèbre Chat Noir, grâce à son esprit, sa faculté d'adaptation, et son immense facilité littéraire.

En effet, contrairement à Proust qui fut l'homme d'une seule grande œuvre, élaborée avec peine, Jean Lorrain toucha à tous les genres, poésie, théâtre, roman, contes, chroniques, et y fut partout prolifique.

Poésie tout d'abord. Personne ne lit plus les vers de Jean Lorrain qu'il considérait cependant comme le meilleur de son œuvre. De tradition parnassienne, ils s'inspirent parfois de Verlaine ou de Baudelaire, tel *Le crapaud* :

*Comme un crapaud blessé qu'un ruisseau d'azur lave
Dans une source obscure accroupi, l'œil sanglant,
Mon cœur, mon triste cœur embusqué sous mon flanc,
Saigne au fond de mon être où son pus crève et bave.*

Dans son premier recueil de vers, *Le Sang des Dieux*, figure un sonnet, « les Ephèbes », curieusement dédié à Flaubert. L'un de ces sonnets évoquait Antinoüs et :

*Le front étroit et bas et les larges prunelles
Qu'ont les êtres passifs aimés des Dieux pervers.*

Par la suite Jean Lorrain connut la chanteuse Yvette Guilbert, l'un des modèles favoris du peintre Toulouse-Lautrec et il composa pour elle plusieurs chansons

d'un genre très différent, inspirées par sa connaissance des milieux populaires, telle que *Fleur de Berge*, chanson réaliste :

*J'fis connaissance au mois d'décembre
 Auprès d'Billancourt
 D'un marinier rouquin comme l'ambre
 Un vrai brin d'amour...
 La nuit, fou d'ma peau i' m'caressait
 Fallait voir comme —
 C'était un gars, c'était un ho - ho - homme !*

Il voulut également lui faire chanter une autre chanson,
La peur d'aimer :

*J'ai peur d'aimer et cependant
 Quand un beau gars à l'œil ardent,
 Torse plein, taille mince,
 Me frôle, au fond de mon émoi,
 Je sens un rien qui me pince
 Et prise d'un petit froid,
 Vraie demoiselle de province,
 Je pâlis et reste coi..., etc...*

Yvette Guilbert ayant refusé de chanter cette chanson, elle raconte dans ses mémoires que l'auteur s'arrangea pour la faire chanter par « un p'tit blond » des bastingues des faubourgs. Le soir de la première Jean Lorrain vint avec quelques vigoureux camarades afin de défendre l'interprète au cas où une bagarre aurait éclaté. Mais il paraît que la clientèle de l'endroit prit fort bien la chose.

Jean Lorrain voulait également qu'Yvette Guilbert chantât le poème suivant, très « Chat Noir » :

*J'ai les bandeaux plats
 Et les seins de même
 L'air veule et l'œil blême
 D'un petit oblat
 Face implorante et regard extatique
 De Montparnasse à la plaine Monceau
 Je suis la sphinge et le voyou mystique,
 La fleur d'autel (meublé) qu'aiment les temps nouveaux
 Je suis le lys pervers et la rose anémique,
 L'orgueil des siècles d'or et l'effroi des badauds...*

La chanteuse ayant encore refusé, il s'ensuivit une brouille et les deux artistes ne se parlèrent plus.

En ce qui concerne le théâtre de Jean Lorrain il oscilla, comme sa poésie, entre deux pôles, l'un très littéraire, souvent en vers, l'autre réaliste décrivant le monde interlope des marlous et des prostituées. Il réussit même à faire venir le tout-Paris dans une minable baraque foraine de la fête de Neuilly où il présentait, en 1903, une pièce interprétée par Polaire, Marguerite Deval, Victor Boucher, et lors d'une reprise, Charles Dullin.

Il composa également des livrets d'opéras, des pantomimes et des arguments de ballets ; certains furent dansés par Liane de Pougy aux Folies-Bergère et à l'Olympia.

L'œuvre romanesque de Jean Lorrain est plus intéressante que ses vers ou que ses pièces. Elle se caractérise par une recherche de l'étrange, du bizarre et, pour le style, par une écriture souvent précieuse, emphatique qui correspondait à ce que l'on appelait alors le style artiste. Il ne fut pas le seul écrivain de ce genre en cette fin de siècle où les névroses, les monstruosité raffinées étaient soigneusement cultivées par quelques esthètes ; les prototypes littéraires en sont M. de Phocas décrit par Jean Lorrain et M. des Esseintes dont le portrait peint par Huysmans est encore plus poussé.

Tous deux sont des êtres blasés, goûtant à toutes les perversions sans y trouver du plaisir.

M. de Phocas énumère ses conquêtes :

« Rats d'Opéra, lis du Rat mort, mondaines frêles aux museaux de rongeurs, j'ai eu dans ma vie des ballerines impubères, des duchesses émaciées, douloureuses et toujours lasses, des mélomanes et des morphinées, des banquières juives aux yeux plus en caverne que ceux des rôdeurs de banlieue et des figurantes de music-hall qui, à souper, versaient de la créosote dans leur Rœderer ; et j'ai même eu des insexuées des tables d'hôte de Montmartre et jusqu'à de fâcheuses androgynes. Comme un snob et comme un mufle, j'ai aimé les petites filles anguleuses, effarantes et macabres, le ragoût de phénol et le piment des chloroses fardées et des invraisemblables minceurs...

« Et l'odieux, le fâcheux travesti, le travesti fessu aux jambes héronnières, au torse corseté, opprimant à regarder... »

Par la suite M. de Phocas, qui est fasciné par les yeux de certains êtres, à l'éclat d'émeraude, les recherche tantôt

dans des partouzes sordides, qui se déroulent dans la fumée de l'opium, où des artistes drogués s'adonnent à un sado-masochisme morbide, tantôt dans des music-halls ou des cirques.

Jean Lorrain décrit également dans ses romans des femmes du monde perverses, recherchant des sensations fortes ; mais là encore Huysmans a mieux réussi que Lorrain en créant l'extraordinaire personnage de Mme Chante-louve, la fascinante sataniste.

On peut être irrité par cette recherche du sordide alliée à la préciosité. Mais le mal du siècle de Musset, le spleen de Baudelaire avaient pris en cette fin de siècle une forme qui lui était propre et Jean Lorrain en est l'interprète.

Mallarmé l'a résumé dans un vers célèbre :

La chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les livres.

Et bien des jeunes qui se droguent au hashish ou au LSD pourraient peut-être reconnaître dans les descriptions de Lorrain des images ou des sensations qui leur sont familières car il faut ajouter qu'il se droguait lui-même, en buvant de l'éther, goût contracté très jeune.

Ce sens du fantastique inséré dans le cadre de son époque a donné parfois certaines réussites, comme ses *Histoires de masques*, qui sont des contes décrivant ce besoin qu'ont tant de gens de dissimuler leur vrai visage derrière un masque physique ou moral) et le malaise qu'éprouvent les autres de voir un masque à la place du visage.

Dans un autre de ses romans, qui connut son heure de célébrité, *La maison Philibert*, Jean Lorrain retourne à sa veine populaire et réaliste en décrivant d'une plume amusée la chronique d'une maison de passe. On y retrouve les personnages classiques du milieu, et leur argot, qui est maintenant passé de mode ; naturellement l'auteur y introduit des femmes du monde qui cherchent à s'encanailler.

Mais l'activité littéraire dans laquelle Jean Lorrain mit le plus de lui-même et qui lui assura pendant sa vie une célébrité redoutable, est certainement la chronique journalistique.

Sa grande facilité d'écriture, son esprit caustique d'observation et, il faut bien le dire, son esprit très « tante » faisaient merveille dans ce genre.

Pendant vingt ans, de 1884 à 1904, ses chroniques étincelèrent tantôt de méchanceté, parfois drôle, souvent per-

fide, tantôt de vibrants enthousiasmes littéraires ou artistiques pour des gens de talent, souvent inconnus encore. Ses articles ne manquèrent pas de lui attirer des haines féroces. On doit reconnaître qu'il avait le courage de n'épargner personne, même les plus puissants. Cela lui valut également des duels, puisque c'était encore à la mode. L'un des plus célèbres eut lieu avec Marcel Proust.

L'origine de ce duel bien parisien fut un article du *Journal* paru le 1^{er} juillet 1896, dans lequel Jean Lorrain décrivait Proust comme « un de ces petits jeunes gens du monde en mal de littérature, d'élégiaques veuleries, de petits riens d'élégance et de subtilité, de tendresses vaines, d'inanés flirts en style précieux et prétentieux... » — le reste de l'article était à l'avenant et revenait à accuser Proust d'homosexualité ainsi que son ami Lucien Daudet, le fils de l'illustre Alphonse Daudet.

Proust ne pouvait laisser passer cet affront. Il envoya ses témoins à Jean Lorrain et le 6 juillet 1896, dans les bois de Meudon, les deux ennemis se rencontrèrent et s'arrangèrent pour que leurs coups de pistolets ne blessent personne. L'honneur était sauf et Proust, très crâne, fut félicité par toutes ses belles amies et aussi par Montesquiou, que Lorrain (qui le détestait) avait surnommé Grottesquiou ou Hortensiou (à cause de son célèbre recueil de poèmes *Les Hortensias bleus*).

Montesquiou était également connu pour son homosexualité, mais, contrairement à Proust ou à Lorrain, elle fut plus cérébrale que physique.

Lorsque Montesquiou fit peindre son portrait — du reste excellent — par Boldini, Lorrain écrivit : « Cette année M. de Montesquiou a confié le soin de reproduire son élégante silhouette à M. Boldini, déformateur habituel de petites femmes agitées et grimaçantes, autrement dit le Paganini des peignoirs. »

On voit que le ton n'était pas tendre et que le style était mordant. L'humour de Lorrain est parfois facile. Lorsqu'en 1902 fut créé *Pelléas et Mélisande* il attaqua les admirateurs de Debussy dans un volume intitulé *Les Pelléastres*.

Jean Lorrain signa un grand nombre de ses chroniques d'un pseudonyme significatif : Raitif de la Bretonne, le célèbre héros des aventures nocturnes du Paris du XVIII^e siècle.

Mais il ne lançait pas que des mots féroces. La pein-

ture, la sculpture, la littérature étaient pour lui des sujets de joie et d'enthousiasme.

Du reste il acceptait volontiers les rosseries des autres à son égard, et notamment en ce qui concernait son homosexualité qu'il affichait. Mme Germain, l'épouse du banquier, disait : « C'est affreux, il donne des bals d'artilleurs. » Si c'est vrai, nous finirons par croire que c'était effectivement la Belle Epoque !

Yvette Guilbert (qui s'était également fâchée avec Lorrain, à cause des piques qu'il lui lançait dans ses articles, mais qui rend objectivement justice à son esprit et à son intelligence) raconte qu'un jour, étant venu lui apporter des couplets, l'écrivain riait aux larmes parce qu'un confrère de la presse avait dit de lui qu'il mourrait dans la peau d'un jeune homme : « Oh Yvette, disait-il, que c'est spirituel et drôle cette façon de me reprocher mon goût pour les jeunes garçons. »

Comme la chanteuse lui demandait ce qu'il avait répondu :

— « Mourir dans la peau d'un jeune homme ? Alors je le choisirai bien beau, bien propre surtout, et maquillé et parfumé autant que j'arrive à l'être, moi. »

— « Mais c'est ridicule, Lorrain, un homme qui se peint la peau, rougit ses lèvres et s'ombre les yeux comme vous le faites... Aujourd'hui vous avez du henné sur les cheveux ; vous vous compromettez ! »

— « Ah bah ! Et les duchesses et les marquises, et les actrices, et les putains, sont-elles compromises parce qu'elles veulent s'embellir ? Que vous êtes provinciale, Yvette ! Pourquoi un homme résisterait-il au plaisir de plaire, soit à un homme, soit à une femme ? L'amour est à deux fins. »

L'un des incidents de la vie parisienne le plus mémorable de l'année 1896 eut lieu le 8 janvier, non pas parce que Paul Verlaine venait de mourir, mais parce que Jean Lorrain reçut en pleine figure un coup violent asséné à l'aide d'un sac à main par une actrice, nommée Bob Walter (au prénom bien peu féminin), qu'il avait éreintée dans l'un de ses articles. Ce fut un événement.

Liane de Pougy écrivit au blessé : « Il paraît que Bob a voulu te taper dans l'œil de gré ou de force. »

Puis comme Bob Walter renvoyait à Lorrain ses articles du *Journal* salis d'une manière plutôt malodorante,

l'écrivain les lui retourna avec l'adresse suivante : A Madame Walter Closet.

Cet incident lui valut du reste une jolie vengeance de la part du célèbre comédien de Max, rapportée par Willy dans le *Troisième Sexe*.

De Max, sociétaire de la Comédie-Française, homosexuel notoire (décidément cette époque si prude n'en manquait pas), se maquillait encore plus que Jean Lorrain... Il était entouré d'une cour d'admirateurs frénétiques qui, paraît-il, allaient jusqu'à acheter ses poils lorsqu'il s'épilait.

De Max, qui adorait les fleurs, était surnommé par Lorrain « Le Monsieur aux Camélias ». Il est vrai que l'acteur appelait l'écrivain « Jehanne la bonne Lorraine ».

Donc, lorsque Lorrain reçut ce coup de sac sur la figure, de Max lui envoya sa carte ainsi libellée : « Le Monsieur aux Camélias adresse ses condoléances à la Dame aux Giroflées. »

On peut remarquer à quel point les Parisiens raffolaient des surnoms, goût qui ne s'est du reste pas perdu. Voici quelques exemples de surnoms de cette époque :

- La grosse chanteuse Félicia Litvine : la tour de Mamelle ou Tanagra double.
- Une actrice fameuse chez qui mourut un homme d'Etat : Pompe funèbre.
- Une autre, très maigre : l'aiguille à tripoter.
- Une autre d'origine anglaise — la cabote anglaise.
- Le peintre Helleu qui peignait très vite — le Watteau à vapeur.
- Un évêque mondain : la soutane favorite.

Un jour quelqu'un demanda à Jean Lorrain comment il se faisait qu'il se fût oublié dans cette distribution de surnoms :

- « Pas du tout, je me suis servi, et bien servi.
- « Alors c'est ?
- « C'est, très simplement, l'Enfilanthrope. »

Il éprouvait le besoin qu'ont tant d'homosexuels de choquer, et ce d'autant plus que l'opinion publique considérait l'homosexualité comme le vice suprême. Il voulait étonner, avec parfois beaucoup de mauvais goût, parfois avec esprit.

Il disait :

- Je suis la Sarah Bernhardt de ce monde-là — et à la

fin de sa vie il proclamait : « Mon cher, se faire une légende « telle que la mienne est assez difficile. Mais il est encore plus difficile de la conserver ».

Et pour cela, il faisait preuve d'une verve et d'une invention intarissables. Un jour il emmena un respectable secrétaire d'une revue littéraire dans un vieux restaurant de la rue du Bac fréquenté par des prêtres et de dignes messieurs décorés, et où l'on mangeait fort bien.

Pendant tout le repas Jean Lorrain raconta très fort d'horribles aventures qui lui étaient survenues et termina au dessert par ces deux alexandrins qu'il improvisa :

*J'ai couché cette nuit entre deux débardeurs
Qui m'ont débarrassé de mes ardeurs.*

Vers la fin de sa vie, recevant un journaliste très laid qui lui posait une question indiscreète sur ses goûts sexuels, Jean Lorrain lui répondit :

— « Quand quelqu'un vous demandera si je vous ai fait des propositions, vous pourrez répondre par la négative. On vous croira, mon cher confrère, on vous croira. »

On peut vraiment regretter qu'il n'ait pas écrit ses mémoires, car avec la franchise et l'esprit qui le caractérisaient, ils auraient été fort drôles et surtout ils nous auraient dévoilé tous les endroits secrets du Paris homosexuel d'alors, et décrit les pittoresques partenaires qu'il aimait choisir.

Certaines lettres inédites, citées par Georges Normandy dans sa biographie de Jean Lorrain, nous laissent en effet sur notre faim, comme celle-ci :

« Revenu à Paris le 15 juillet, j'y ai passé quatre jours enivrants à la fête de l'Esplanade des Invalides, avec tous mes amis les lutteurs, les cambrioleurs, les assassins, les pitres, les souteneurs.... Des heuveries, des vacheries, des flâneries et des engueulements... et tous masseurs par désir... Mais je regarde masser les autres. Très drôle : un petit mime et un grand lutteur ; jolie même cette médaille romaine. »

Nous avons également ce témoignage amusant de Willy, dans le *Troisième Sexe* — Willy était à Marseille où l'on représentait une pièce tirée du roman de Colette, *Claudine*, et Jean Lorrain, qui avait demandé quelques billets, avait promis de les faire prendre à l'hôtel.

Pendant le dîner, très élégant, dans le meilleur hôtel de Marseille, un maître d'hôtel vient avertir Willy qu'un ami de M. Jean Lorrain le demandait. Sans se méfier Willy répond de le faire entrer. Et alors, raconte ce dernier :

« Je vis entrer un géant sans linge, en tricot vert pomme qui se dandinait lourdement. D'une voix de basse généreusement timbrée, il prononça : « Pardon, excuse, si je vous déringe pendant la nourriture, c'est rapport au deux places pour voir jouer Clôdine. »

— Oui... non... c'est-à-dire.

— Eh va bien ! Je suis le petit de Jin.

« Je me hâtais de signer les entrées, que le colosse emporta, toujours bourlinguant comme une chaloupe qui lutte contre le mauvais temps. J'envoyais au diable in petto, Lorrain et son invraisemblable messenger, tandis que Mlle Polaire murmurait : « Vrai, c'est ça son petit ami ? Je voudrais savoir comment que sont les grands ! »

Le moins que l'on puisse dire c'est que Jean Lorrain faisait preuve d'un certain anti-conformisme dans sa vie. Il avait d'ailleurs cette faculté fréquente chez les homosexuels d'être aussi à l'aise avec les duchesses qu'avec les prostituées, qu'il faisait rire avec son esprit de répartie.

Naturellement il adorait se costumer et à cette époque les bals travestis publics ou privés étaient fréquents. Il est à noter à quel point ce goût des fêtes qui existait dans tous les milieux a pratiquement disparu. Le Carnaval, période de licence, n'est plus qu'un souvenir. Peut-être a-t-on moins besoin de se défouler.

Alphonse Allais, le célèbre humoriste, avait organisé un bal d'inauguration au cabaret du Chat Noir. Jean Lorrain lui demanda s'il fallait venir en habit ou en travesti.

Allais lui répondit gravement : le travesti ! C'est indispensable.

Et le soir du bal, alors que tout le monde était strictement habillé et cravaté, un être étrange surgit, affublé d'un maillot de soie rose, couronné de fleurs ; c'était Lorrain qui fut accueilli par un éclat de rire homérique qu'il partagea bientôt.

Une autre fois il stupéfia Sarah Bernhardt, qui cependant en avait vu d'autres, en mimant devant elle l'agonie d'un Romain de la décadence.

Mais toutes ces distractions ne l'empêchaient pas de tra-

vailler comme un forcené, et ce malgré une santé chancelante. On le voyait partout, dans les salons, aux premières, aux vernissages, à Paris aussi bien qu'à Monte-Carlo.

Après une soirée mondaine, il se retrouvait dans un bistrot de banlieue avec ses amis — dont beaucoup avaient aussi des surnoms pittoresques tels que Bath-au-pieu — allait coucher avec un marlou dans un hôtel de passe et terminait sa nuit dans un hammam pour revenir au matin à sa table de travail, et écrire sa chronique ou son dernier roman.

A ce régime sa santé, déjà mauvaise, s'altéra rapidement. Ses organes étaient rongés par l'éther et il dut subir plusieurs opérations très douloureuses qu'il supporta avec beaucoup de courage.

Finalement il résolut de quitter Paris et, toujours accompagné de sa mère, il s'installa à Nice. Il continua du reste d'y mener une vie partagée entre les vigoureux pêcheurs de la vieille ville et les mondanités, car Nice et Monte-Carlo étaient en hiver très fréquentés par les gens du monde. Il allait aussi explorer les bas-fonds de Toulon et de Marseille, toujours à la recherche des « bôs cierges » comme on disait là-bas.

Il revenait à Paris pour la publication de ses livres ou pour voir des expositions et c'est au retour de la Bibliothèque Nationale où avait lieu une exposition d'estampes anciennes qu'il se coucha pour mourir peu après, âgé de cinquante ans à peine, le 30 juin 1906. Son dernier mot fut « le chef-d'œuvre ! » en évoquant une gravure du XVIII^e siècle portant ce titre.

Cela montre à quel point il était obsédé par la beauté et par l'Art, ce qui rachète son côté de méchanceté et d'exhibitionnisme.

Sur le plan littéraire, Jean Lorrain reste un auteur mineur. Mais il a le mérite d'être très représentatif d'un style qui est celui de la fin du XIX^e siècle, qui a son équivalent en architecture dans le style 1900, appelé le style nouille, et qui connaît maintenant les faveurs du public et même la consécration officielle puisque le buffet de la Gare de Lyon vient d'être classé monument historique.

Jean Lorrain, avec son côté « Kitsch », connaîtra-t-il la même faveur ? C'est peu probable. Son œuvre est trop disparate, et s'il a décrit avec acuité certains aspects de son époque, il n'a pas su la re-créeer comme l'a fait Proust avec

JEAN LORRAIN

génie, ni faire naître les extraordinaires personnages qui peuplent *la Recherche* et encore moins en tirer une philosophie, comme celle du temps perdu et retrouvé.

Le temps, c'est peut-être ce qui a manqué à Jean Lorrain, qui était trop absorbé par la vie pour faire un retour sur lui-même — Peut-être, s'il avait vécu plus longtemps, aurait-il pu produire une œuvre qui lui aurait vraiment permis de laisser un nom en littérature.

Dans l'histoire de l'homosexualité il laissera en tout cas le souvenir d'un homme extravagant, scandaleux, mais qui, après tout, combattait avec courage l'hypocrisie sexuelle de son temps et révélait à tous qu'en dehors de quelques esthètes et gens du monde efféminés, existait aussi quantité d'homosexuels virils, faisant partie de ce peuple d'Arcadie immense et caché.

RENÉ SORAL.

MARIO VARGAS LLOSA

CONVERSATIONS
A « LA CATHÉDRALE »

« *Cet étudiant découvre la vérité
de son père... homosexuel...* »

N.R.F. — 564 p. — 50 F

NOUVELLE ENQUÊTE AUX PAYS-BAS

par le Dr F. BERNARD.

Cette enquête a eu pour but d'obtenir des renseignements sur les suites éventuelles des contacts sexuels entre les jeunes (mineurs) et les adultes. Je suis parti du point de vue qu'il n'existe qu'une méthode utilisable pour mener une telle enquête : faire raconter par des personnes maintenant adultes comment elles ont vécu ces contacts dans leur jeunesse, et quel souvenir elles en ont gardé. Pour pouvoir obtenir des données plus précises, j'ai combiné cette méthode biographique avec un examen psychologique : le test ABV qui, entre autres, mesure la stabilité mentale. L'effet névrotique éventuel des contacts sexuels dans le jeune âge pourrait se refléter dans les résultats du test ABV.

Au cours de l'année 1971 j'ai soumis à l'expérience un certain nombre de sujets qui avaient eu dans leur jeunesse (avant l'âge de 16 ans) un ou des contacts sexuels avec un ou plusieurs adultes. Ces personnes avaient été choisies dans toutes les classes de la société et venaient de différentes régions des Pays-Bas. Je leur ai demandé de rédiger une brève autobiographie et d'y parler de leurs activités sexuelles d'autrefois. Il s'agissait là d'activités homosexuelles aussi bien qu'hétérosexuelles. En outre, elles ont été soumises à l'examen psychologique.

Voici un résumé global des résultats : souvent, les mineurs voient les rapports sexuels avec des adultes comme positifs ; l'aspect purement sexuel mis à part, ils y recherchent aussi l'affection et la sécurité. Il n'est pas question d'un effet traumatisant, ni de peur vis-à-vis des adultes. L'initiation n'influence pas l'orientation sexuelle à venir. Dans certains cas, les rapports commencent déjà à un âge très jeune. Ils sont le plus souvent d'ordre masturbatoire. Il arrive que le lien d'amitié survive à la période des contacts sexuels, parfois pendant toute la vie. L'attitude morale de la société a un effet négatif.

L'Association néerlandaise pour la réforme sexuelle (NVSH) a publié un rapport détaillé de cette enquête dans un ouvrage intitulé « Rapports sexuels avec les enfants » (*Sex met kinderen*, La Haye, 1972), préfacé par le directeur de l'Institut néerlandais pour la recherche socio-sexuelle. Ce livre fut épuisé en peu de temps ; une deuxième impression est en cours de préparation. Pour les lecteurs de formation scientifique, je me réfère aussi à mon article *Pédophilie — eine Krankheit ? Folgen für die Entwicklung der kindlichen Psyche*, qui a paru dans le bulletin professionnel *Sexualmedizin* de décembre 1972 (édition *Medical Tribune*, Wiesbaden).

Depuis quelque temps il existe aux Pays-Bas une « -Commission centrale pour la pédophilie » (*Hoofdbesluitcommissie Pedofilie*), dont l'auteur est le co-fondateur. Cette commission fonctionne dans le cadre de l'Association néerlandaise pour la réforme sexuelle (NVSH), et parmi ses objectifs figure l'intégration du pédophile dans la société.

Dr F. BERNARD.

ANJA LUNDHOLM

LE VOYEUR

Ed. La Pensée Moderne — 255 p. — 23 F

A BREST, EN 1776...

Un fidèle lecteur d'Arcadie a retrouvé, dans le Journal historique et politique du 29 février 1776, le texte suivant qui a attiré son attention. Rien n'est précisé..., tout est suggéré. Quelque Arcadien de Brest pourrait-il, grâce à une recherche dans les archives de la ville, apporter des précisions sur le drame mystérieux des deux amis ?

De Brest, 14 février 1776.

Le 12 de ce mois, les nommés Chaulin et Fierville, tous deux sergens du corps royal de Marine, division de Brest, ont donné une preuve assez singulière d'indifférence pour la vie.

Liés d'une amitié très étroite, après avoir fait leurs testamens, et écrit des lettres de remerciements au major et à plusieurs fourriers et sergens, ils sortirent sur les onze heures du matin et se rendirent à un quart de lieue de cette ville, où ils se brûlèrent la cervelle. Le sang-froid ne les abandonna pas un moment. Il est probable que Fierville s'est tué le premier, car il était assis le dos contre un fossé et avait le coup à la tempe gauche. Chaulin, plus éloigné, était debout, incliné sur les terres du fossé et blessé au-dessus de l'œil du même côté. Le pistolet était resté dans sa main mais celui de Fierville fut trouvé à côté de lui, rechargé. Chaulin avait encore pris la précaution de suspendre un mouchoir blanc au branches d'un arbre sous lequel ils allaient se donner la mort, pour indiquer à ceux qui les chercheraient le lieu où ils s'étaient tués.

Dans leurs lettres ils ne témoignent aucun mécontentement du service ; au contraire, ils remercient les officiers des bontés qu'ils ont eu pour eux. Des reproches qu'ils avaient essayés de leurs familles sur des écarts de jeunesse paraissent les avoir portés à cet excès de désespoir, car avant de se donner la mort ils avaient adressé à leurs pères et mères des lettres où ils se plaignaient amèrement de leur dureté.

On a retrouvé deux cartes, sur lesquelles leurs noms étaient imprimés, et où ils avaient écrit de leur main, dans l'intervalle des noms, la date de leur suicide, dans la forme suivante :

M. FIERVILLE
se sont tués le 12 février 1776
M. CHAULIN

INCARNATIONS

*Je suis ta chèvre des montagnes,
la bouche pleine des parfums
de l'aubépine ou du nerprun,
et dédaigneuse des lavagnes
buvant la neige et les embruns,
je te suis seul douze compagnes
et douze compagnons en un.*

*Je suis la biche buissonnière
de tes forêts, ô mon dix-cors,
et de l'effluve printanière
jusqu'aux glaces des étangs morts
je suis ta biche ardente et fière
broutant les rayons de lumière,
l'étincelle des rameaux d'or.*

*Je suis la source de ta combe,
le rêve que tu vas rêvant,
tu me respères dans le vent,
tu m'étreins dans le flot mouvant,
je suis la chaleur de tes lombes,
ton haleine quand le soir tombe,
ton rayon de soleil levant.*

ALAIN ROMÉE.

SEXUALITÉ

ET REPRODUCTION (1)

par LUCIEN FARRE.

— V —

Nous avons vu les faits anatomo-physiologiques qui plaident en faveur de la séparation de la fonction sexuelle et de la fonction génitale, bien qu'elles aient toutes deux même origine : le SOMA — et qu'elles aient été confondues jusqu'à présent.

De même, nous avons vu, beaucoup plus rapidement, pour ne pas lasser la patience du lecteur par un exposé trop scientifique, les faits embryologiques qui plaident en faveur de la séparation de la fonction sexuelle et de la fonction génitale, pour une fois réunies ensemble parce que toutes deux issues du SOMA, avec la reproduction proprement dite, dont l'origine est toute différente, puisqu'elle provient du GERMEN.

Mais un troisième fait, peut-être le plus important de tous, venant à l'appui de notre théorie, va nous être donné par l'évolution générale des espèces.

Ce fait nouveau est aussi un fait biologique, bien qu'il ne fait plus appel ni à l'anatomo-physiologie, ni à l'embryologie.

Il semble que ce soit le philosophe russe Wladimir Soloviev qui, entre 1892 et 1894, ait mis en lumière ce fait dans un court, mais fondamental essai, intitulé *Le sens de l'amour*, essai qui semble avoir totalement échappé aux biologistes et aux philosophes modernes.

(1) Voir *Arcadie* n^{os} 218-222-223-224-226-228-231-232.

Voici ce qu'écrivit Soloviev :

« D'ordinaire, on suppose que le sens de l'amour sexuel se trouve dans la reproduction de l'espèce, à laquelle cet amour sert de moyen. Je tiens ce point de vue pour inexact — en me fondant, non pas sur des considérations idéalistes, mais sur des faits d'histoire naturelle. Que la reproduction des êtres vivants puisse s'effectuer sans amour sexuel, cela est évident déjà du fait que cette reproduction peut s'effectuer sans division en sexes. Un grand nombre d'organismes du règne végétal comme du règne animal se reproduisent par reproduction asexuée : division, bourgeonnement, sporulation, greffe.

« Il est vrai que les formes les plus élevées des organismes des deux règnes se reproduisent au moyen de la reproduction sexuée. Mais, premièrement, les organismes qui se reproduisent de cette façon, les végétaux, comme en partie les animaux, peuvent également se reproduire d'une façon asexuée (greffe chez les végétaux — parthénogénèse chez les insectes supérieurs). Deuxièmement — en laissant cela de côté et en prenant comme règle générale que les organismes supérieurs se reproduisent au moyen de la reproduction sexuée, nous devons conclure que le facteur sexuel est lié non à la reproduction en général (qui peut s'effectuer sans lui) mais à la notion d'organismes supérieurs. En conséquence, le sens de la différenciation sexuelle (et de l'amour sexuel), il faut le chercher non pas dans l'idée de la vie génitale et de la reproduction, mais seulement dans l'idée d'organisme supérieur. Nous trouvons une preuve de cette affirmation dans le fait très important suivant.

« Dans le cadre des animaux se reproduisant uniquement par voie sexuée (embranchement des vertébrés), plus nous nous élevons dans l'échelle des organismes et plus la force de reproduction diminue alors que la force de l'attraction sexuelle augmente. Dans la classe inférieure de cet embranchement — chez les poissons — la reproduction a d'énormes proportions et les œufs mis au monde journalièrement par chaque femelle se comptent par millions. Ces œufs sont fécondés par le mâle, en dehors du corps de la femelle et la façon dont cela s'effectue ne permet pas de supposer une profonde attraction sexuelle. De tous les vertébrés, cette classe à sang froid est sans doute celle qui se reproduit le plus et celle qui montre le moins de passion amoureuse. A l'échelon suivant, chez les batraciens et les reptiles, la reproduction est beaucoup moins importante que chez les pois-

sons... Mais avec cette reproduction quantitativement moindre, nous trouvons déjà chez ces animaux des rapprochements sexuels intimes. Chez les oiseaux, la force de reproduction est encore plus faible..., au contraire l'attraction sexuelle et l'attachement réciproque atteignent un développement inexistant dans les deux classes inférieures. Chez les mammifères, la reproduction est considérablement plus faible que chez les oiseaux mais l'attraction sexuelle, bien que moins permanente chez la majorité est, par contre, beaucoup plus intense. Enfin, chez l'homme, comparativement à tout le règne animal, la reproduction s'effectue dans les proportions les plus faibles — mais l'amour sexuel atteint sa signification la plus haute et sa force la plus grande, réunissant à un degré exceptionnel la permanence des rapports... et l'intensité du désir...

« Ainsi, l'amour sexuel et la reproduction de l'espèce se trouvent entre eux dans un rapport inverse : plus l'un est fort, plus l'autre est faible. En général, tout le régime animal se développe, à ce point de vue, de la manière suivante : en bas, une force énorme de reproduction avec une absence totale de quoi que ce soit de ressemblant à un amour sexuel... Plus loin, chez les organismes plus élevés apparaît la différenciation sexuelle et, avec elle, une certaine attirance sexuelle... pendant qu'en même temps diminue la force de reproduction jusqu'à ce qu'enfin, à l'échelon supérieur, chez l'homme, apparaisse possible un amour sexuel très fort, même à l'exclusion de toute reproduction.

« Mais si, de cette façon, aux deux extrémités de la vie animale, nous trouvons d'un côté la reproduction sans aucun amour sexuel et, de l'autre, l'amour sexuel sans aucune reproduction, alors il devient évident que ces deux phénomènes ne peuvent être rattachés l'un à l'autre par un lien inextricable — évident que chacun d'entre eux a sa propre signification originale — évident que le sens de l'un ne peut consister à être le moyen de l'autre. »

**

Quand on regarde l'homme et, en général, les espèces les plus proches de l'homme, on a l'impression que la reproduction sexuée est la reproduction la plus courante et numériquement la plus importante et que la reproduction asexuée ne forme qu'une toute petite minorité.

C'est là une fausse optique. En effet, l'homme et la majeure partie des espèces « visibles » naissent ou plutôt prennent naissance à partir d'une « Reproduction sexuée » (nous verrons plus loin combien cette expression est inexacte), c'est-à-dire à partir de l'union d'une cellule mâle et d'une cellule femelle qui s'unissent ensemble pour former l'œuf.

Comment cet œuf qui est, répétons-le, une cellule unique arrive-t-il à devenir un individu quel qu'il soit, homme, cheval, moustique, arbre ?

Eh bien, cet œuf tout seul resterait un œuf tout seul si la reproduction asexuée (c'est-à-dire sans intervention d'aucune sexualité) ne lui venait en aide.

Cet œuf, pour devenir un individu complet, va se diviser en deux autres cellules, lesquelles à leur tour se diviseront en deux, etc..., c'est-à-dire que cet œuf va recommencer le cycle de la reproduction asexuée.

Ainsi tout individu est formé, à son origine, par une, je dis bien *une* reproduction sexuée et par des milliards de reproductions asexuées, de reproduction par division pure et simple, comme la plus primitive des paramécies ou des amibes (microscopiques cellules que l'on rencontre à l'état libre dans la nature, dans une goutte d'eau d'étang, par exemple).

De même, quand nous nous blessons, qu'est-ce qui permet la cicatrisation de la plaie ? *La plaie ne se cicatrise pas par reproduction sexuée.* La plaie se cicatrise parce que les cellules qui forment les bords de cette plaie commencent à se diviser en deux, en quatre, etc..., pour former la cicatrice.

Même quand il s'agit des cellules reproductrices mâles et femelles, celles-là même qui vont devenir des ovules ou des spermatozoïdes, ces cellules reproductrices passent par des stades de plus en plus complexes, mais toujours en se divisant en deux par reproduction *asexuée*.

Qu'on regarde les faits au point de vue cellulaire, qu'on les regarde au point de vue individuel, on peut dire que la reproduction sexuée peut être tenue pour négligeable, face à une reproduction asexuée absolument énorme.

Un autre exemple nous fera peut-être mieux comprendre le problème. Si nous prenons certains êtres dits unicellulaires, car composés d'une seule cellule, tels les paramécies déjà nommées, que se passe-t-il ?

Métalnikov écrit : « Si nous admettons le fait qu'un *un*

seul infusoire se divise une seule fois par jour (en réalité il se divise plus souvent), il doit donner en trente jours 1 073 741 824 individus.

Or, dans le même mois, si la reproduction asexuée n'existait pas et si n'existait que la reproduction sexuée — et en poussant le raisonnement à l'absurde :

- 1° un seul infusoire périrait proprement et simplement ;
- 2° il faut au minimum, dès le départ, deux infusoires qui ne pourraient donner qu'un seul individu, lequel serait condamné à périr s'il ne rencontrait l'âme sœur. Ou s'il voulait survivre, il devrait emprunter la reproduction asexuée, c'est-à-dire se diviser en deux (ce qui est contraire à notre hypothèse première).

On peut dire sans crainte de démenti scientifique que la seule reproduction qui existe est la reproduction asexuée par division (quelle que soit la forme que prenne cette division) !

Car, là de nouveau, il y avait une confusion due à un mauvais départ et à une habitude mentale. Tout comme il y avait confusion entre la fonction sexuelle et la fonction génitale, il y avait confusion entre la conjugaison (phénomène essentiellement sexuel) et la reproduction (phénomène non pas génital, comme on pourrait le croire, mais phénomène original).

On peut dire, sans crainte d'être démenti, qu'il existe bien une conjugaison sexuée — mais on peut aussi ajouter que toute reproduction, c'est-à-dire le processus qui permet à une cellule de devenir deux cellules, est toujours asexué.

C'est la conjugaison qui est le phénomène sexuel par excellence et, précisons-le immédiatement, que cette conjugaison se fasse entre deux individus sexuellement ou plutôt génitalement différenciés ou entre deux individus sexuellement indifférenciés — et, de plus, que cette conjugaison soit ou non suivie de reproduction.

Et cela, il faut le souligner. C'est par une fausse interprétation des faits que l'on croit généralement que la conjugaison sexuelle est obligatoirement suivie de reproduction. D'abord, ce n'est pas vrai pour l'espèce humaine, ni pour les espèces animales de type « mammifères » — avec ou sans pilules — mais surtout c'est totalement faux pour un grand nombre d'animaux ou de végétaux unicellulaires chez qui la conjugaison est suivie, non pas d'une reproduction, mais d'un enkystement qui peut durer un temps très long.

Ce n'est pas parce que deux phénomènes, ici la conjugaison sexuelle et la reproduction se suivent souvent rapidement qu'il faut en impliquer qu'il y a une relation de cause à effet entre eux ou qu'il y a une finalité quelconque entre eux.

En réalité, nous ne connaissons pas la cause qui pousse une cellule à se diviser en deux, c'est-à-dire à se reproduire.

Nous ne savons même pas si cette cause est unique. Au contraire, il semblerait qu'il peut y avoir plusieurs causes à cette division.

Ainsi le rapport volume-surface de la cellule peut en être une. Mais aussi une excitation extérieure — comme cela se passe en expérimentation où on peut remplacer, chez certains animaux, le gamète mâle par une simple piqûre faite avec une aiguille pour déclencher la division cellulaire ! Mais aussi par des raisons encore mal étudiées, comme celle qui déclenchent par exemple la parthénogénèse naturelle chez les animaux à reproduction parthénogénétique, tels certains pucerons où, bien qu'il existe des mâles, ces mâles sont totalement inutiles pour la reproduction !

Mais revenons-en à l'homme. Il est bien évident que si l'homme est le mot-clef de l'évolution — ou plus simplement le dernier stade de cette évolution, personne ne peut prétendre que, chez lui, la conjugaison sexuelle ait pour but unique la reproduction.

S'il en est ainsi, et si on se réfère à l'évolution décrite par Soloviev, on est forcé d'admettre que l'apparition de la sexualité a beaucoup plus servi de frein à la reproduction que d'accélérateur !

N'est-ce pas alors avouer par cela même que la sexualité et la reproduction sont deux choses totalement différentes et ne doivent être prises l'une pour l'autre !

LUCIEN FARRE.

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

PAYSAGE DE FANTAISIE

de TONY DUVERT.

Avec ce cinquième roman de Tony Duvert (1), le jeune et corrosif animateur de la nouvelle Revue Minuit semble avoir enfin triomphé de la conspiration du silence et des litotes embarrassées qui avaient en partie asphyxié les précédents. De nombreux critiques ont salué sa nouveauté provocante et sa maîtrise, et on ne peut que se réjouir de cette reconnaissance tardive mais significative et pleinement justifiée.

Le titre est emprunté à un curieux « paysage » du peintre vénitien Francesco Guardi (2). *Fantaisie*, ce mot suggère phantasmes, fantastique même, mais aussi plaisir et caprice — Et le roman tient ses promesses avec éclat.

Décor : un village « de fantaisie » (bien sûr), non loin de la mer, et, près du village, un bien étrange collège-orphelinat-bordel où un vieux couple bourgeois entretient somptueusement de jeunes garçons pour le plaisir de leurs visiteurs.

Histoire : il y en a tant, si savamment juxtaposées ou même enchevêtrées, qu'il serait long, difficile et d'ailleurs tout à fait vain de les répertorier. Les « pensionnaires » jouent à toutes sortes de jeux, innocents ou pervers, ou plutôt innocents et pervers ; cela va du gentil colin-maillard à d'horribles massacres de chats, au supplice goyesque de vieillards torturés dans les caves du château ; blagues de collèves, rêves et jeux sexuels de toutes sortes, petite guerre avec les gosses du village voisin, insurrection contre le couple directeurial, etc... C'est tout un kaléidoscope d'histoires en perpétuel mouvement, d'une virtuosité grisante, dans lequel il faut accepter de se perdre un peu.

Narrateur : il ne cesse de changer d'aspect et de point de vue, et ces constantes métamorphoses s'imposent au lecteur de façon très déconcertante, mais on peut y prendre un vif plaisir. Tantôt simple témoin d'une histoire, tantôt acteur, il est ici un « adulte moribond », un clochard à la Beckett, qui hante le cimetière du village et

(1) Ed. de Minuit. Prix : 45 F.

(2) Dont on peut regretter que l'éditeur ne nous ait pas offert en prime la reproduction.

se voit torturé, châtré, martyrisé, mais il devient là (parfois dans la même page, le même paragraphe) un de ces enfants gracieux ou (et) cruels qui ont nom Yann, Claude ou Serge ou Bernard, volée de moulins peu différenciés qui vivent au village ou au château. Ecriture protéiforme, mais l'imagination libérée ne l'est pas moins et s'y prête avec délices. Et s'il vous arrive de « ne plus savoir où vous en êtes », de ressentir quelque étourdissement, cédez-y sans réticences, ce sera tant mieux pour votre lecture.

Car ce qui importe ici surtout, ce qui retient et fascine, c'est le ton : cette écriture champagnisée, d'une mobilité, d'une souplesse, d'une sensualité, d'une fraîcheur vraiment euphorisantes. Bonheur des images : la bicyclette « en roue libre qui fait un bruit d'abeille agréable », le garçon qui a grandi : « il met encore une culotte courte et peut-être ses belles jambes sont plus découvertes qu'en septembre et son derrière plus moulé mais ses fesses habitent toujours bien ce qui les couvre même de trop grand elles y bougent comme deux tortues sous des feuilles de salades ». Bonheur d'un langage enfantin restitué dans sa syntaxe et son vocabulaire si savoureux (avec quel naturel, et qui fait paraître empruntées et insupportables presque toutes les tentatives précédentes). Et surtout bonheur de retrouver, enfin, la véritable enfance.

Je m'explique : dans son « prière d'insérer », qui est déjà un chef-d'œuvre d'intelligence et d'impertinence calculée, Tony Duvert nous dit bien que « les enfants ne nomment pas l'enfance ; leurs jeux mêmes la nient, la tirent vers un ailleurs pourtant inhabitable : le monde adulte, la réalité ». Donc, seul un écrivain adulte peut Imaginer, peut écrire l'enfance. Et pourtant, le miracle est là, évident, incontestable : pour la première fois peut-être, il nous est donné de lire, non plus une reconstruction factice de l'enfance à travers les nostalgies et l'idéologie d'un adulte, comme il y en eut tant, ou une démythification rageuse mais tout aussi orientée et déformatrice, comme dans *Les Mots* de Sartre, mais vraiment notre vie de gosse ; non telle que nous l'avons vécue sans doute, mais telle que nous l'aurions inventée, car l'enfance aussi, l'enfance surtout, est toujours à réinventer.

Paysage de fantaisie est un conte de fées, et je vous souhaite d'y prendre comme moi « un plaisir extrême » (ce livre fut écrit par plaisir et pour votre plaisir : alors, si vous n'êtes pas de ces tristes sires qui « boudent leur plaisir », lisez-le ; les « honnêtes gens », eux, feront mieux de s'en abstenir). Un vrai conte de fées. Non pas un de ces récits fabriqués par les adultes pour ce qu'ils croient être l'enfance, et dont l'innocence apparente dissimule tant de perversités secrètes (qui l'eût cru jadis que Perrault, que Mme de Ségur fussent à classer eux aussi parmi les écrivains « scandaleux » ?) — mais dont, au contraire, l'évidente, la provocante perversité exprime et dégage une radieuse et désarmante innocence (comme le rêve ou le jeu) : celle de la nature. La vraie, pas celle des philosophes et des écrivains.

JEAN-NOËL SEGRESTAA.

UN MUSÉE DE L'AMOUR

de ROGER PEYREFITTE.

Pastiche de Michel Beaugency « en souhaitant que le poète, le philosophe puissent se donner la lecture d'un musée de l'amour » : des œuvres complètes d'un écrivain épris de vérité.

• Un éphèbe à jamais. • Les lecteurs seuls peuvent orner de lauriers-roses en récompense de son talent ce païen qui depuis deux mille ans (plus le siècle de Virgile) enguirlande des croupes, taille des phallus, dresse des torsos édulcorés, fournit des formes friables, selon le choix impératif des dieux. Certes, ils représentent beaucoup d'argent bien placé dans les salons. On les salue en grec : Sois ma joie ! et en bon français : Sois mon divertissement ! Incertain d'en conserver quelques spécimens au prix d'amitié, de privations ou d'échange, je les livre tout entier. Mais avant de léguer peut-être un jour à l'Académie quelques proses d'un balancement harmonieux, j'en réuni ici quelques rares pages. Ces cartons aujourd'hui ouverts, mes cachotteries expriment une morale personnelle, le test même de chaque écolier : **Les Amitiés Particulières.**

Deux garçons s'aimaient à pierre fendre...

Dans l'art paléo-chrétien des collèges, cet encens monte lentement aux narines des premiers martyrs. Sans malice, je les soustrais à mes collègues du Quai, Abel Hermant, Ramon Fernandez. Mes disciples aimés avant de se promener au milieu du Forum, apprennent devant les ruines encore fraîches du Parc Monceau (c'est une réplique de l'antique) que l'axe sinon la loi des Nombres passait entre les jambes.

D'abord voici une **Mademoiselle de Murville**, vieille fille vendéenne en son domaine désuet suivie d'une **Maitresse de piano** en égérie : **Amours singulières** et tchèques, avec une figure de groupe assez pervers et les images d'un **baron de Glæden** qui éveillent une seule idée aux parangons. Et voilà un **Prince de Neiges** qui font sous les projecteurs d'Hebertot, un **Spectateur nocturne**, pièce empire pour spectateurs rétifs — à la Bretonne.

Tandis que des antiquaires chypriotes m'apportent des vers de Jupiter à Ganymède, un aphrodisiaque pour le nectar de Mgr Antinous, l'Oracle, grâce à l'énorme documentation de l'archéologue Jean Guibert révèle ce que seront les **Ambassades** et leur suite : l'elixir de la douceur d'écrire après-guerre assis sur les moleskines

de l'Orient-Express. Une enquête obstinément reprise, des bas-reliefs que le comte Georges de Sarre, jeune humaniste, écartant les foudres de Sodome qui menace la nouvelle Arcadie, restaure, bien que d'un monde qui n'est plus à disparaître, d'un sang spirituel et chantant, avec ses hophlites et jeckeurs, Apollons et hétéaires, échanges de politesse, étapes de la statuaire. Au premier fronton un Veau archaïque soutient l'ensemble, groom impertinent, et au second rang la Crapote gravite.

Ma patience n'aura plus de cesse quand, à la **Mort d'une mère**, la jeunesse du fils n'étant plus qu'un leurre avec une foi renouvelée, je mesurerai la terre. Vite on ne croit plus qu'en son dieu.

Le faune qui joue avec les clés rouillées, trempées dans le soufre de la forge à saint Pierre, force la boîte à sous des indulgences et des miracles, voit de ses yeux l'ampoule de la relique et de la concupiscence. Gardien de la gaieté ! Le très saint prépuce secoue les aumônières de la curie. On batifole dans les jardins pontificaux adorant à genoux un sien ami. Tel Chevalier de Malte dispute à la pourpre, au sacré collègue, en Méditerranée argentée, la chevalerie du ciel et joue, heureux comme un pape, des tours au saint-siège. Autrefois, c'était la nature du prince qu'une puissante vertu condamnait au libertinage, aux joutes, puis à la raison, à son état, sous les lambris des consistoires. (On distingue quelque coquetterie dans le médaillon — travail moderne.)

En ce jour d'hui, du Vesuve à l'Etna, des dômes aux catacombes, des pèlerinages aux lazzis, ce guide du fin lettré, fiches longtemps dissimulées aux fidèles et prélats, n'hésite pas à conseiller de pieuses gourmandises pour les offrir à l'admiration de quelques intimes avant de les répandre dans les chapelles publiques.

Chef-d'œuvre du Kitsch, l'exilé de Capri ou l'Ephebaeum style ravioli, pourfend Tibère et Suetone, la Robe et la Carrière, le Glaive et la Balance, la Faucille et le Manchon, le Gotha et les P. et T. Cette bluette idoine représente un snob sans ailes.

Par ailleurs, de Jeunes Proies s'intéressent à des lettres enivrantes, au parfum de mon héros, et ce Janus est le tandem belge de Bernard et d'Edwige. Quant au Patrocle de Notre amour, bel et coquet minet ronronnant sous les caresses, il saute au visage, au cœur, au portefeuille par-delà les bons maux et sensible au vertige, tourne de mâle en pis.

Ce respect des bons mots comme des personnes distinguées pour une qualité d'être ne se partage guère sans quelque comédie.

Quand le père de Trennes, le jésuite de mon collège perpétuel, de triste obédience, me permit d'acquérir une pierre bien polie du Grand Architecte de l'Univers, les tabliers brodés des fils de la Lumière étaient bien roulés. Nous avons plus de trois points communs, dit-on. Mais Georges Sarre (la particule tombée) gagnait la chatouilleuse sympathie de la Veuve et des vénérables.

Pas toujours celle des Juifs, pierre fendue (Pierre Fitte) du mur des Lamentations, achetée sur le carreau du Temple au prix d'un litre de

sang bleu, arien non contrôlé mais d'origine insignifiante aux dires d'un abatteu circoncis de la rue des Rosiers (*Rosa Rosae*) qui travaille en commandite, livre à domicile et se prête (pas cher) aux ravissements de l'Eros Kruei.

Dans le goût des Français légers, galants, insolents, discourtois, ils se moquent volontiers de cette bourse brillante, incrustée de macarons, décorée de scènes licencieuses ou anarchistes — et pouvant servir de tabatière pour les priseurs de la Bataille ou de poudrier pour qui aurait la frivolité d'y cacher de la poudre et des balles, des pilules ou des assignats. Papotages d'esthéticienne et connivences de contestataires sont les deux mamelles du quiproquo servi tiède avec l'art et la manière de s'en accommoder par un maître-queue en toque. Et pour soutenir les Américains, la banane est ce gadget en réglisse d'outlaw au régime sur un continent monotone.

Nous ne reproduisons pas tout, faute de place, et pourtant tous méritent une notation. Sur un pur fil, par un tissu de mensonges, de formules au moule, mes confrères appelleraient la clémence du Grand Large d'Épaules et pour son favori, la justice du fouet. Je suis trop pauvre. J'oubliais aussi, après la Coloquinte d'une Sagan sagace, Manouche, cette Vénus Callipyge de la Provo-histoire, sortie du musée-homme Germaine Germain.

Certes tout est beau quand l'esprit règne, car les amours défaites, du petit Alexandre au Voyage d'Alexandre de Macédoine tant attendu, ne nous permettront jamais de ternir notre espérance : Un sourire pour toujours.

ROGER PEYREFITTE.

Michel BEAUGENCY :

« Le réseau des Roses. »

MORAVIA ET SON MEMBRE VIRIL

Que cherchent les lecteurs d'aujourd'hui ? Une signature ? Faut-il « avoir lu » ceci ou cela comme on « a fait » l'Espagne ? Est-il nécessaire de placer au cours d'une conversation d'affaires quelques mots du dernier roman d'un tel ? Les éditeurs fabriquent-ils consciemment des monstres sacrés ? Ou bien le désir du profit les guide-t-il vers la facilité, c'est-à-dire sur les sentiers bien tracés par les coteries puissantes. Où donc le lecteur trouvera-t-il son dû ?

Voici Moravia, dont l'Agostino avait déjà montré à quel point il flairait le vent et tentait de satisfaire le snobisme du moment, plutôt

que construire une œuvre véritable avec ses tripes, son sang, ses larmes.

Aujourd'hui « Moi et Lui » : le texte de plus évidemment construit pour combler les exigences des fabricants d'opinion : d'abord du sexe (et le masculin pour complaire aux Italiens si attachés à la virilité). Le dialogue interminable d'un homme avec le « cazzo » exceptionnel de longueur et de diamètre, paraît-il, qui le domine. Un dialogue désolant de platitude, d'insignifiance, sans sincérité, sans accent. Et puis il faut un peu d'homosexualité n'est-ce pas ? (Moravia s'en défend trop pour n'être pas en réalité fasciné par l'homosexualité)... et puis un saupoudrage de maoïsme... et puis de jeunes intellectuels de gauche... et puis Freud et le fameux complexe à la rescousse !

Pouah ! Quel ragoût - Mais ce qui tombe de la plume d'un monstre sacré est sacré par définition, n'est-ce pas ? et les critiques se pâment. Avec qui donc ont-ils pactisé ? Qui les paie pour encenser les idoles ? Ou bien ont-ils perdu tout contact avec l'authenticité d'une œuvre véritable ?

Je sais, l'art est artifice ; mais l'art c'est justement de construire l'artifice de telle sorte qu'il n'apparaisse jamais comme tel, que la sincérité éclate, que l'homme jaillisse du texte. L'homme agit, l'homme souffre, aime, l'homme meurt et le lecteur revit l'expérience à travers les œuvres véritablement grandes. Sinon quel peut être le sens d'une série de mots alignés, d'où nulle émotion ne surgit, où l'on n'apprend rien ni sur soi-même, ni sur autrui, ni sur l'univers ? Quel peut être le sens d'une série de mots par laquelle jamais nous ne nous sentons concernés ? Est-ce seulement un piège de la contre-culture qui veut détruire et ne pas remplacer, avec la complicité des snobs imbéciles ?

La musique du texte envoûte peu à peu celui qui lit Stendhal, Proust, Gide, Aragon... et c'est la condition humaine qu'il rejoint à travers les lignes, à travers leur sens, à travers leur dessein, à travers leur contrepoint, à travers leur harmonie. Car qui donc, à travers le texte, cherche autre chose qu'une découverte plus profonde de l'amour, de la vie, de la mort.

Dieu soit loué, il ne restera rien de ces pages stupidement agencées en fonction du goût d'un jour, car elles n'ouvrent aucune porte sur l'éternel (1).

ADRIEN LERTAM.

(1) Ed. Flammarion. « Moi et lui. »

NOUS SOMMES TOUS EN LIBERTÉ PROVISOIRE

film de DAMIANO DAMIANI.

Le plus positif dans ce film est sans doute qu'il oblige le spectateur à méditer. On attribue au génie de créer des œuvres d'art passibles d'interprétation, de commentaires, de scolies, de lectures — bref, de discours — infinis comme hétérogènes. Ici ce semble être le cas. Nous proposerons une méditation qui nous concerne.

Le film remanie la théorie chrétienne de la représentation telle qu'on l'a endormie dans les livres. Ici l'effet de réel, la fascination marchent à plein rendement, la distribution « spectateur-chambre noire-écran » est assumée complètement : un instant nous sommes enfermés. Mais tout au long du film les identifications sont suivies de désillusions, les promesses de frustrations ; les projections cassent les unes après les autres. La présence du spectateur dans l'univers carcéral est cependant provisoire car on ne peut y demeurer. Nous retrouverons une liberté « provisoire » et relative puisque nous nous divertirons d'un regard d'enfant.

Un architecte qui, comme tout le monde le sait, est innocent, entre en prison pour la forme. Il en ressortira marqué à jamais — si tant est qu'il en sorte vraiment. Son incarcération qui, au début, était presque une farce d'étudiant se transforme peu à peu en farce toujours plus macabre. Puis le spectateur sort de la salle et l'architecte de prison. Il y a ici un parallélisme total dans la comparaison entre le film où nous nous projetons pour deux heures et la prison où l'Architecte reste au plus deux mois, l'un et l'autre appelés à sortir de toute façon. Donc, si on reprochait à Damiano Damiani la projection du spectateur dans l'univers carcéral, il répondrait par une théorie de l'enfermement — son film même.

Mais nous sommes tous enfermés, les plus éminents de nos philosophes marchent à pas de loup aux environs de la clôture. Un parti politique fait son grand slogan de « comment en sortir » ? Ce cycle infernal corrompt toute les vies. L'efficacité des livres, voyages, utopies, religions, révolutions, semble lettre morte. Gilles Deleuze baptise son délire comme fit autrefois A. Rimbaud de son désir : « A moi. Une de mes folies ».

Chansonnier ta filleule
C'est ma soif si folle
Hydre intime sans gueule
Qui mine et dévore.

Nous n'en sommes plus tant à chercher la fontaine que l'endroit de notre corps où se rafraîchir et plutôt même la possibilité d'une catharsis. Les homophiles en premier lieu, ainsi le 13 décembre un jeune prétendant que ça « empire », puis sur une question de la salle corrigeant « ça s'améliore mais on le supporte de moins en moins ».

La première cellule où entre l'Architecte (c'est son surnom) est peuplée de gens enfermés à perpétuité ; qui dans la drogue ; qui dans une série de meurtres ; qui par la mort qu'il appelle (et ce personnage ne peut croire aux preuves d'amour que lui lance une personne libre parce qu'il ne peut vivre avec l'idée d'un extérieur de sa prison).

Le sens ne circule pas dans ce ghetto. Les personnages ont des comportements psychotiques, des paroles morcelées, des réflexions grotesques, absurdes. On ne peut exactement dire qu'ils sont isolés car c'est leur intégrité psychique elle-même qui s'est évaporée, à la limite. Par exemple, leur référent arbitral est la « bâfre », par quoi ils minent le désir, la volonté, l'ordre.

Tout cela est certes une situation limite mais elle fait référence à la vie de nombreux homophiles ; comme le pathologique permet à la psychanalyse d'aborder le « normal ». Dans notre monde le référent est trop souvent l'Ami idéal, et M. Baudry de nous répéter que l'amour se construit. Parole de vieux routier. Mais beaucoup ne peuvent encore que rêver à l'île ou l'Y. Cette cellule maudite est l'allégorie, si on veut, d'une « boîte » homosexuelle. Elle peut représenter la suite des Garçons de la bande. Toute l'homosexualité n'y est pas, heureusement, mais pour UN seul encore qui en serait là il nous faudrait « des saints, des héros, des martyrs » et notre « permanent » si j'ose dire.

La cellule précipite dans le « mitard » ; (un critique dit que cette prison est un « précipité » de notre société). Le problème posé à notre civilisation est que son extériorité est placée à l'intérieur d'elle-même (M. Foucault *Histoire de la Folie*) depuis les *Méditations* de René Descartes. Il ne sert à rien, comme certains lithographes, de représenter des corps ouverts ou morcelés. Nous voulons l'aube. Parfois nous invoquons le fendeur de l'aube (Coran).

Le mitard est l'intérieur sourd de la prison. Là, les murs n'ont plus d'oreilles. On n'est plus sûr qu'il y ait un extérieur. On peut mourir « comme ça ». On ne communique, en cette extériorité de l'ordre cartésien, « Asile » ou « Prison », ni avec autrui, ni donc avec soi-même. On se tait. On crie puis l'on se tait, « les cris que se savent inentendus ont les plus (...) ».

Le film alors pivote complètement (1). L'Architecte intègre une autre cellule qui, dit-il, est « propre ».

Celle-ci est habitée, en premier lieu, par une merveilleuse vieille folle qui découpe avec de vieux ciseaux (qu'on lui enlèvera) des napperons baroques invraisemblables. Ici l'homosexualité représente

(1) Nous ne suivons pas forcément le montage du film. Nous écrivons.

ce que d'habitude allégorient l'enfance, l'adolescence amoureuse et, depuis R. Peyrefitte, l'amour homophile adolescentin. Ce fol ne fait rire personne, pas plus que le Printemps. Du temps de son passage parmi nous, « la Duchesse » nous enseignait cela aussi avec patience et charité. M. Baudry faisant l'éloge de Lucien. Mais oui, elle était fol et c'était une merveille, un paysage sous-marin... orfèvre d'ailleurs.

Ce merveilleux vieux monsieur passe pour n'être de nul secours. Rappelons qu'il s'agit de la seule tête homosexuelle patente du film.

Habité aussi, cette cellule, par un « témoin à liquider » qui l'arpente de long en large, allant venant sur ses cent pas. L'Architecte d'abord ne comprend rien et le croit fou ; se « réveille » au dernier moment et le sauve de l'hôpital psychiatrique. D'où naît une amitié passionnée. Mais il l'a déjà trahi et assistera impuissant à son assassinat, témoignera qu'il s'agit d'un suicide.

Néanmoins une scène en « extérieur » nous décrit l'amitié des deux amis transportant des sacs de pomme de terre (?) tandis que passe le vieil fol, délicieux. Sont-ce deux symboles ? De toute façon autant, dans les Amis, le baiser ou les caresses manquent, autant ici, il importe peu qu'il ne s'agisse pas strictement de sexe.

Bien sûr le film est directement inspiré des thèses du P.C.I., mais nous pensons pouvoir découvrir dans cette Amitié tout un sens global, point nodal d'une lecture. Ainsi chez Visconti existe également, outre la référence au marxisme, la recherche d'un « ordre subversif ». Ici la « dignité », l'honnêteté morale à laquelle M. Baudry fait sans cesse référence trouve sa véritable dimension « révolutionnaire ». Car l'Architecte ne trahit pas son Ami parce qu'il est « Bourgeois » (Le témoin est sans doute communiste) mais parce que la Maffia le fait taire, parce qu'il est emprisonné : hors de la prison matérielle aussi bien (2).

Lorsque viendra le temps d'écrire l'autre livre de son expérience l'Architecte sera tenu d'y « parler de l'homosexualité » : « c'est dans le contrat ». Ceci signifie « ne parlez pas de la réalité ». Après tout, nous autres homophiles ne tenons pas tant que cela à être représentés *seulement* comme détenus. Et puis n'est-il pas un lapsus, puisque ce que ne dira pas l'Architecte, c'est son Amitié pour ce témoin mort ?

Et de même nous homophiles : On pourrait beaucoup étudier sur le ghetto homosexuel où est emprisonné jusqu'au jeune homophile isolé dans sa province, sa famille, sa langue et son cœur. Il faut bien comprendre que l'amour qui ne se répand pas est marqué au moins d'un sceau de malheur. A certains, Al. Hallaj dira :

« Tant que se cache l'Amour il se juge en grand péril, et tu cueilles ta confiance au bord du risque. »

Mais nous ne sommes pas forcément des martyrs et avons droit

(2) On pourrait y voir confirmation involontaire des thèses de Lyotard (pas de transgression possible d'une limite qu'on ne fait que reculer). Mais on connaît la philosophie de Damiano Damiani : le socialisme n'est ni un « au-delà » ni un « après ».

de témoins de nos cœurs. Un regard souriant dans le métro suffit aux hétérosexuels... pour citer le meilleur de ce qu'ils nous refusent, que paraît-il offre la Hollande. Tant que durera notre enfermement dureront les deuils et les grincements de dents. Aussi et ayons le courage, comme disait M. Baudry à propos de notre ami Sinclair, de construire une union, et luttons, ensemble, en rangs serrés, yeux ouverts.

Ne nous disons pas condamnés au ghetto, surveillons-le en nous. Par exemple ne faisons pas les « folles » dans nos « boîtes », poisons sans tête, pour ensuite singer avec si peu de bonheur (dans les deux sens du terme) l'hétérosexualité. Diminuons en « fonçant prudemment » la dualité de notre vie. Intéressons-nous en homosexuels à tout ce qui n'a que presque rien à voir avec l'homophilie, comme la maternité heureuse. Mais surtout aidons-nous les uns les autres à conquérir la vérité dans l'amour : le reste suivra, si on le fait précéder.

D. RAMEAU,
Membre du Groupe de Jeunes.

M. BALKA

ORATORIO

« *Un hymne à l'amour* »

N.R.F. — 248 p. — 26 F

MARC DANIEL

ANDRE BAUDRY

LES HOMOSEXUELS

Edition Casterman

Collection VIA — Collection de poche

LE LIVRE QUE TOUS LES HOMOPHILES DOIVENT LIRE...
LE LIVRE QUE TOUS LES HOMOPHILES
DOIVENT FAIRE LIRE...

ARCADIE SE CHARGE D'EXPÉDIER CET OUVRAGE PARTOUT
OU VOUS NE POUVEZ LE FAIRE VOUS-MEME...

Avec frais postaux :

1 livre : 10 F
2 livres : 20 F
3 livres : 29 F
5 livres : 48 F
10 livres : 90 F

Règlement :

ARCADIE — Chèque bancaire ou C.P.P. PARIS 10 664 02

HOMOPHILES :

Faites-vous connaître par les HOMOSEXUELS...

HOMOPHILES :

Enfin la VERITE sur l'homophilie...

YVES NAVARRE

LES LOUKOUMS

« CERTAINS MILIEUX HOMOSEXUELS »

Ed. Flammarion — 30 F

HOTEL DE L'ESPERANCE

15, rue Pascal — PARIS-5° — Tél. : 707-10-99
au QUARTIER LATIN

CHAMBRE à la journée - à la semaine - au mois - avec gaz

HOTEL STAR (avec ascenseur)

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15° — Tél. : 828-48-22

HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal — Paris-15° — Tél. : 828-09-13

dirigé par un Arcadien

Amis Arcadiens...

VOTRE ASSUREUR

vie - épargne - auto
retraite - incendie
accidents, etc...

BERNARD GILLES

92, avenue de Paris
94-CHARENTON — Téléphone : 368-26-56

(se rend à domicile sur simple appel téléphonique
dans toute la région parisienne)

SORTEZ DES SENTIERS BATTUS...

par le Train,

La MONTAGNE est à 4 heures de PARIS

FORETS — LACS — SOLEIL — SKI

TERRAINS ET MAISONS DE WEEK-END

depuis 10 000 F - Crédit total

Vente directe sans commission

Demi-tarif S.N.C.F.

Aller-retour : 50 F

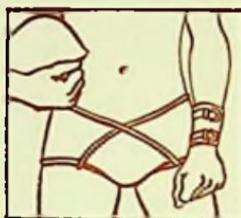
522-93-89

(13 h - 19 h)

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISERIE



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI

Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

RAYMOND COUDRAY

CONSEIL IMMOBILIER

VENTE — ACHAT — LOCATIONS — TRAVAUX

Renseignements gracieux aux Arcadiens

Sur rendez-vous : 357-14-20